

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Donato DAMI

Figures du temps présent : Henri  
Ghéon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 85-88

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Figures du temps présent :

### Henri Ghéon

J'ai eu récemment le privilège de passer quelques instants dans l'intimité d'un poète, et bien que cette entrevue ait été l'effet du hasard et n'ait à aucun moment revêtu le caractère d'une « interview » (barbarisme exécrationnel et contre lequel il faudrait aussi appliquer des sanctions), j'aime à croire que l'auteur des « Jeux de l'Enfer et du Ciel » ne me tiendra pas rigueur de verser ici le contenu de ces propos de table.

C'est à l'Abbaye de St-Maurice que j'ai rencontré M. Ghéon.

J'affectionne ce cénacle, qui est proprement dans notre terre romande le lieu d'élection de la méditation spirituelle. C'est à la fois la demeure de la prière et un foyer de culture, où les humanités sont encore en honneur et qui, au lieu de les éparpiller, fait converger vers Dieu la somme de nos connaissances.

Le poète chrétien qu'est Henri Ghéon, s'y trouve tout naturellement à sa place, et c'est là mieux qu'ailleurs qu'on peut interroger sa pensée.

C'est l'écrivain le moins livresque que je connaisse. Son masque tragi-comique reflète fidèlement son œuvre. Lecteur incomparable, il joue à la perfection les personnages qu'il évoque. Et le rire qui se mêle chez lui à l'émotion et donne à la plaisanterie une saveur amère, traduit assez l'inquiétude et l'aspiration de son âme.

Poète, Henri Ghéon l'est à un double titre. En lui revit ce souffle mystique qui a traversé le Moyen-Age et fait surgir les cathédrales, tandis qu'il animait d'autre part un Dante, un S. Thomas d'Aquin. Il possède par ailleurs ce don de transfiguration du réel, cette faculté de recréer au moyen de l'art les personnes et les choses, en suscitant entre elles des correspondances intimes.

Son lyrisme c'est surtout au théâtre qu'il va le transporter, en donnant à l'action dramatique un regain de fraîcheur et un attrait plus direct. Mais suivons le poète tout au long de sa course.

Parti de la médecine, comme un certain nombre d'écrivains contemporains (l'art médical ne donne-t-il pas accès au cœur humain ?), Ghéon, après quelques années de pratique dans une petite localité de province, s'en est détaché.

« La littérature, le théâtre m'attiraient par une sorte d'atavisme. On a toujours cultivé l'art dramatique dans ma famille, mais les circonstances matérielles exigeaient que j'eusse ce qu'on appelle une profession.

— L'exercice de la médecine serait-il donc incompatible avec la fonction d'écrivain ?

— Pour moi, oui. J'étais trop sensible peut-être, et le souci de mes malades me poursuivait nuit et jour, rendant toute méditation impossible. Et quand, par hasard, dans un moment de loisir, on parvient à se mettre dans l'état de transe littéraire, crac, un coup de téléphone inopportun vient brutalement vous arracher à votre rêverie ».

Ghéon plante là son cabinet et entre en rapport avec ce milieu d'écrivains qui fondera peu avant la guerre la « Nouvelle Revue française ». Grands sont les espoirs : servir la littérature, qui est une fin en soi, balayer les préjugés, en un mot faire œuvre d'art en dehors des contingences.

Gide, à ce moment-là, est le maître incontesté. On l'admire et on le consulte. Il exerce, alors et déjà, sur les jeunes un ascendant extraordinaire. C'est l'auteur de la « Porte Etroite », des « Nourritures terrestres », le protestant austère en train de se libérer pour courir à d'autres destins,

Ghéon alors est incroyant ; non pas athée, ni anticlérical, mais ce tiède honni par l'Évangile.

A Gide, qui l'invite à lire la Bible, il répondra : « Ça ne m'intéresse pas ». Ça devait l'intéresser plus tard, jusqu'à le prendre tout entier.

Survient la guerre. Réformé, Ghéon insiste pour servir. Il veut « en être ». Les contingences, cette fois, le tiennent, et puis la guerre c'est horrible bien sûr, mais c'est exaltant, magnifiquement exaltant. On l'engage comme médecin, et d'emblée il verra de près les atrocités de cette époque sanglante. Et du même coup il découvrira la voie douloureuse du Calvaire, qui le conduira à Dieu. C'est ici qu'intervient celui dont Ghéon dira par la suite : « Je lui dois tout ». Un simple fusilier marin, mais un saint parmi les hommes, vient de faire sur lui, dès qu'il lui est apparu, une impression profonde. Il ne le rencontrera que deux ou trois fois sur le Front de l'Yser, et apprendra bientôt sa mort.

« C'était en la vigile de Pâques. Une reconnaissance en première ligne. Il a été frappé d'une balle au front et il est monté tout droit au ciel pour fêter Pâques avec Notre-Seigneur ».

Dès lors la grâce opère et toute l'œuvre dramatique d'Henri Ghéon en sera pénétrée. Son théâtre est bien une reviviscence de ces « Mystères » du Moyen-Age, où le naturel et le surnaturel se mêlent intimement.

Mais il écoute aussi une autre voix, celle de Shakespeare, ce sommet de la Renaissance, le plus grand et le plus complet des dramaturges.

Traversé par ce rayon lumineux qui sublime tout ce qu'il touche, Ghéon pourra porter au théâtre les sujets les plus hardis, adapter à la scène des vies de saints, sans jamais commettre un sacrilège ou verser dans la bondieuserie. Magicien du théâtre, Ghéon rétablit l'art dramatique dans sa primauté, en lui restituant cette veine poétique, dont le réalisme l'avait dépouillé.

Il vient d'achever la traduction d'une œuvre de Shakespeare, inconnue du public, et qui ne figure même pas au répertoire du théâtre shakespearien. « C'est, nous dit-il, que Shakespeare est classé par les Anglais comme écrivain protestant, alors que cette pièce est toute imprégnée du plus pur catholicisme ».

La querelle absurde qui oppose deux écoles pour savoir si Shakespeare a réellement existé (est-ce que sa série de pièces historiques et lyriques, ses farces et ses féeries, ne portent pas la signature indubitable d'un génie propre et unique ?) va-t-elle se porter sur le terrain religieux ? Vaines disputes autour du grand et immortel Shakespeare. Mais l'heure avance et il faut laisser là cet entretien. Un mot encore qui nous ramène aux origines.

« Que pensez-vous de Gide, maintenant que vous l'avez dépassé ?

— Gide est un merveilleux styliste, qui tient le lecteur sous son charme. Son destin, en tant qu'homme et écrivain, n'est pas achevé. Dans l'ordre de l'évolution, Gide ne s'arrête jamais. Toujours entièrement disponible, partisan de l'acte gratuit, il se donne actuellement à l'idéologie communiste. Mais attendons la fin.

— Quoi, le Jansénisme de la première heure ressurgira-t-il ?

— Soyez sûr que Dieu l'attend, à la dernière croisée. La foi n'est pas morte en lui, et quand il aura tout usé, quand son esprit désabusé ne pourra plus s'échapper, la grâce foncera sur lui et le prendra tout entier.

Sa dernière volte-face — in extremis peut-être, mais qu'importe — le tournera vers Notre-Seigneur ».

Belle prophétie d'un grand croyant.

Yvorne.

Dr Dami.